



(étrangement sur cette Une il y a un dessin d'Ingres utilisé par Ernest-Pignon-Ernest dans le cadre de son intervention sur le mur de la Cathédrale de Montauban)

Art Méridional n° 36 août 1938  
 LA QUINZAINE D'ART EN QUERCY  
 EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DES ŒUVRES DE  
 GASTON Célarié ET RENAUD DE VEZINS

Le deuxième Salon de la Quinzaine d'Art en Quercy, organisé à Montauban, a obtenu un succès mérité, dû pour une large part à une exposition rétrospective des œuvres de Gaston Célarié et de Renaud de Vezins.

Il m'est arrivé quelquefois, comme à d'autres confrères, sans doute, de rendre compte de certaines expositions sous la forme d'une critique amicale ou bienveillante, en présence de travaux exécutés par des débutants sincères, au talent naissant ou simplement prometteur. Les essais sincères ne sont jamais indifférents à qui sait les observer.

Mais c'est une joie reposante quand l'œuvre d'un véritable artiste, que

l'on a suivi avec la ferveur d'un disciple, se présente à vos yeux et parle à votre cœur comme cette rétrospective de la Quinzaine d'Art en Quercy.

Alors, le disciple, le critique libéré laisse librement courir sa plume, guidé seulement par la vérité des mots et la sincérité de la pensée. La littérature n'est pas toujours l'image fidèle de l'art représentatif. A mon avis, la peinture et le dessin sont souvent les compléments de la littérature, et l'illustration d'un livre, notamment, aide agréablement à la compréhension du texte. En outre, la probité du dessin et de la couleur est plus que jamais indispensable à notre époque qui compte tant d'essais hiéroglyphiques.

### GASTON CELARIE

Les parents de Gaston Célarié étaient de vieille souche montalbanaise. Les nécessités d'une vie active et laborieuse les avaient attirés, avec tant d'autres Français, vers l'Amérique, en Californie, dont les mines d'or et les riches plantations provoquaient au milieu du siècle dernier une véritable fièvre de l'or. C'est ainsi qu'un beau jour Pierre Célarié et sa femme, née Monié, se trouvèrent installés comme colons à Los Angeles, où naquit Gaston Célarié le 9 mai 1854.

Comme beaucoup de mes compatriotes, j'ignore la géographie et je ne connais pas la Californie. Mais je n'ai jamais oublié les fortes sensations que j'ai éprouvées dans l'atelier de Gaston Célarié lorsque sur mon amicale insistance le maître prenait sa guitare et que sous ses doigts nerveux ou caressants, tandis que son regard était chargé de pensées lointaines, l'instrument vibrait étrangement et sa chanson rythmée, captivante, ensorceleuse, évoquait des paysages et des souvenirs. C'était peut-être Los Angeles...

La jeunesse artistique de Gaston Celarié ne nous fournit guère de renseignements. Il est certain qu'il reçut là-bas des conseils sinon des leçons suivies. Il avait vingt-trois ans à son arrivée en France, appelé à Montauban, par sa tante, Mme Isarn, qui voulait lui faciliter l'achèvement de ses études artistiques.

Gaston Célarié entra tout d'abord à l'Ecole des Beaux-arts de Toulouse et le palmarès de la première année (1877-78) est éloquent. L'élève obtient, en effet, dans la classe de ronde bosse et d'antique, un premier prix de figure, un deuxième prix de pose dessinée (Henri Martin obtint un premier accessit.) Pour le *Petit Prix de Peinture Composition*, il n'obtient qu'un premier accessit. L'année suivante, dans la *Classe de modèle vivant Peinture*, Gaston Célarié obtient le deuxième prix de pose dessinée (le premier prix est réservé), le premier prix de pose peinte et le premier prix d'anatomie.

Pour le *Grand Prix Municipal de Peinture*, le premier prix est décerné à Henri Martin. Gaston Célarié obtient une mention honorable avec éloges

et procès-verbal du jugement du concours porte cette note flatteuse et significative : « M. Célarié Gaston, candidat au Grand Prix Municipal de Peinture, ayant fait preuve d'un talent réel, le jury, à l'unanimité, le recommande à la bienveillance de l'Administration et du Conseil Municipal. »

J'ai tenu à mentionner ce palmarès, qui m'a été aimablement communiqué par l'Ecole des Beaux-arts pour appuyer mon opinion et dire qu'il n'a manqué à Gaston Célarié que l'occasion, la circonstance heureuse qui permet au talent d'arriver à la célébrité.

Je sais bien que l'on a discuté quelquefois sur la portée ou la valeur des récompenses attribuées par un jury. Tout de même, j'incline à croire que l'appréciation d'un jury dûment qualifié, comme celui, par exemple, composé de professeurs de l'Ecole des Beaux-arts, est autrement sincère et plus valable que celle des modernes faiseurs de gloire transformés en dociles porte-paroles de la publicité plus sonore que désintéressée.

L'occasion m'est aussi donnée de rendre hommage à l'Ecole de Toulouse qui a formé de vrais peintres et de grands artistes. Bien des fois, j'ai entendu exprimer cette opinion par des maîtres parvenus à la célébrité, à l'heure où le Temps a jugé souverainement et fait justice des mesquines rivalités d'école ou d'atelier.

Gaston Célarié a maintenant vingt-six ans. Son passage à l'Ecole lui a révélé combien il lui restait encore à apprendre. Mais il a la foi. Il veut savoir davantage. Comme tous les artistes, il rêve de Paris, de ses Musées, du Salon. Il veut étudier, au Louvre, ses maîtres préférés, les égaler peut-être, car il ne pensera pas un instant pouvoir les dépasser, tant son respect était quasi religieux devant les productions sublimes du génie. Etre peintre, pensait-il encore en quittant Toulouse pour Paris !

L'Ecole Nationale des Beaux-arts lui ouvre ses portes. Il entre à l'atelier Gérôme. Cette première année scolaire (1879-80) n'est qu'une longue période de fièvre de travail. Gaston Célarié éprouve une respectueuse admiration pour son maître Gérôme dont il apprécie peut-être davantage le talent de sculpteur que de peintre. Son dessin le séduit, mais il hésite à comprendre sa couleur. C'est donc aux maîtres d'autrefois qu'il ira demander l'inspiration et le réconfort. Dans l'atelier, il a dessiné ou peint quelques académies dont Gérôme a été très satisfait. Mais l'élève s'est bientôt aperçu qu'il a montré dans ses études plus de docilité que de tempérament. Les maîtres du Louvre lui diront la vérité.

Gaston Célarié passe de longues heures d'étude et de méditation devant les tableaux de Velasquez, Murillo, Rembrandt, Rubens, Van Dyck, Watteau, Fragonard, Goya, David, Ingres. Mais Delacroix et Courbet, morts depuis quelques années à peine, enthousiasment les jeunes d'alors. Leur influence est grande. Leurs œuvres, d'une belle technique et profondément humaines, sont admirées avec passion dans les cénacles d'artistes. Mais Gaston Célarié gardera ses dons innés de peintre. Ses premiers travaux marqueront sa vraie personnalité. Il n'est pas possible, en effet, de rattacher directement ses portraits du début à une influence

d'école. Peut-être pourrait-on faire encore quelques rapprochements avec l'Ecole Toulousaine qui avait exercé sur lui une forte empreinte parce qu'elle avait conquis son idéal d'artiste soucieux de maintenir en égal équilibre le dessin et le coloris.

Gaston Célarié peignit son premier portrait en 1881. Contrairement à beaucoup d'artistes de son temps, ce tableau sera une œuvre de sentiment et non le résultat d'un métier largement acquis.

Le modèle qu'il a choisi, c'est sa grand'mère, alors âgée de quatre-vingts ans. Le cher modèle possède le type purement provincial et fait songer à un personnage des romans de Cladel ou de Pouvillon. Le visage exprime la grandeur sereine de l'intelligence du cœur et de la raison.

L'artiste a représenté sa grand mère assise, la tête de trois quarts, les mains fines, réunies, reposent sur les genoux, pressant doucement l'objet coutumier aux bonnes vieilles de chez nous: la tabatière. La pose est simple et naturelle.

Dans le fond, garni de rideaux sombres, sur un coussin, le chat familier paraît endormi. L'atmosphère est discrète et les tons volontairement assourdis. La lumière pénètre doucement par les volets entr'ouverts et éclaire religieusement la demeure. La tête est auréolée d'un bonnet clair dont les rubans se rejoignent sous le menton et forment un nœud délicieusement naïf.

Pour ce portrait, Célarié a peint d'abord le fond, comme s'il voulait constituer le cadre avant d'y placer la chère relique. La tête est peinte du coup. Ce n'est pas l'habileté matérielle que l'artiste a voulu montrer. Il a volontairement fait oublier la technique. C'est l'âme et non l'enveloppe de l'admirable modèle qu'il a rendue avec la sublimité de son cœur.

Deux notes claires et harmonieuses illuminent le tableau : la tête et le gracieux bonnet tuyauté qui la pare, avec une bourgeoise coquetterie.

Le visage semble peint en transparence sur un clair parchemin teinté de rose pâle. Les méplats sont légèrement accusés. Dans ce clair visage, les yeux de velours brun ont une attirance quasi divine et leur regard révèle une source de tendresse. :

*Le Portrait de grand-mère*, exposé au Salon de 1882, fut très remarqué. (Ce portrait, donné par Mme Célarié, est maintenant au Musée de Montauban.) Cette même année, Célarié fait un voyage en Espagne et s'arrête plus longuement à Séville, où il peint et dessine avec enthousiasme les types les plus divers d'Andalouses.

Les portraits qu'il a dessinés à Séville, et que nous avons pu voir dans une collection particulière, sont d'un métier classique. Ils indiquent le souci de perfectionner le dessin et le modelé. Ils sont d'un réalisme vigoureux, mais ne peuvent être comparés à ses études ou à ses portraits, comme celui de *Justa*, par exemple, et les quatre têtes d'Espagnoles également exposées à la Rétrospective et peintes à Séville en 1882.

Cependant, au cours de ce voyage, Célarié, qui vient d'admirer Velasquez à Madrid, s'est rapproché davantage de cette vigoureuse école naturaliste qui s'était formée autour de Courbet.

Ces têtes d'Andalouses sont exécutées du coup avec une fraîcheur de sentiment et le respect de la vie. Tous les plans de ces visages conservent la spontanéité d'une intelligente simplification. L'expression est intense. Le peintre - s'est penché sur ces visages avec une sympathie naturelle. *Justa* est peinte avec une habileté incontestable. Mais le métier disparaît sous le charme de l'exécution directe pleine de réalité vivante, définitive et souveraine.

Certes, le métier s'apprend, la couleur aussi dans une certaine mesure. Ce qui ne s'acquiert pas, c'est le don de vision, l'éducation de l'œil étant intimement liée à celle de la pensée. Comme on naît poète, on naît peintre. L'éducation développe ces qualités innées. Pour le peintre, tout est image; pour l'artiste, c'est la vie, le monde intérieur qui compte.

D'autres Salons suivirent. En 1884, Célarié expose des fleurs, *Pivoines*, qui sont d'une couleur éblouissante et vigoureusement peintes. L'année suivante, il envoie *l'Ex-porte-clefs du Musée de Montauban*. Dans ce portrait qui figure au Musée de Montauban, ce n'est pas seulement le secret du visage que nous retrouvons, ce sont encore la pâte solide, la construction des plans et l'équilibre des volumes disciplinés par le dessin. Dans les productions qui suivront, l'artiste va accuser sa couleur. Sa pâte deviendra sonore et vibrante. Non pas qu'il ait songé à sacrifier ses convictions au goût public pas plus que s'approprier la manière de certains aux succès habilement réglés, mais simplement et naturellement pour affirmer sa personnalité.

*Le Portrait de grand maman* (Salon de 1886), *Estudiantino* (Salon de 1887), et *Portrait de mon père* (Salon de 1891), tous trois exposés à la Quinzaine d'Art, sont des œuvres où la technique a pris plus de fermeté dans la matière. Les effets de lumière sont présentés pour produire des sensations optiques, sans perdre le sens du goût et de l'harmonie; même quand il empâte sa couleur, il discipline la touche.

Dans *Grand'maman en prière*, Célarié a peint une lumineuse composition, peut-être avec le souci de plaire immédiatement aux regards, par sa science du relief et son amour des formes souples. Parmi les autres œuvres exposées à la Rétrospective du peintre, retenons des portraits du poète *Boulangier*, du journaliste *Ribès-Méry*, du pianiste-compositeur *Thomas*, de *M. de Manas*, de *Mme Clavel* et du chanoine *Morette* (pastel d'une grande habileté technique). Dans le petit tableau, *Un coin d'atelier*, exposé au Salon de 1903, Célarié a représenté le sculpteur *Louis Oury*, peignant, vêtu d'une robe rouge, tandis qu'au second plan un autre personnage assis, qui n'est autre que le frère de Gaston Célarié, exprime discrètement sa satisfaction.

Le portrait de *Melle Pia*, daté de 1892, mérite, à mon avis, une mention particulière. L'artiste, cette fois, a sûrement modifié la composition de sa palette, dont la gamme est devenue plus claire, plus aérienne. En outre, il a recherché la joliesse parce qu'elle s'affirmait comme le caractère essentiel de la vérité. Sa vision s'est attendrie, mais sans mièvrerie, et sa palette s'est éclairée d'une gracieuse harmonie.

La Rétrospective Gaston Célarié présente également une centaine d'aquarelles, études ou notations, et d'autant de dessins au crayon ou à la plume. 11 eût été préférable de faire une sélection de ces dessins et aquarelles, on aurait ainsi trouvé la place indispensable pour une meilleure présentation des portraits.

Dans ses dessins, chaque trait de crayon ou de plume traduit une impression de sensibilité. Chez Célarié, le don d'observation grandit en présence du modèle ou du sujet à représenter. Son art simple et constructif séduit à la fois l'esprit et la pensée. Il n'a jamais cherché à plaire aux littérateurs improvisés critiques d'art qui ont trouvé des vertus à certains griffonnés géométriques défiant la logique et l'harmonie.

En peignant à l'aquarelle, Gaston Célarié n'a pas eu le seul désir de se livrer à une fantaisie de la couleur en courant le risque de l'impromptu de la touche. Dans ses paysages, ce n'est pas seulement l'effet décoratif, l'image qu'il cherche, mais, comme en peinture, c'est la probité du dessin, le sentiment exact de la couleur et ses valeurs dans l'air et la lumière.

Les natures mortes, meubles, étoffés, fleurs ou bibelots, qu'il a peints avec cette légère matière diluée d'eau, ont été surtout une leçon de technique pour ses élèves. Dans certaines de ses aquarelles, l'exécution est poussée très loin pour leur apprendre successivement la construction, le modelé soutenu, la qualité du ton dans les lumières et sa transparence dans les ombres ainsi que la distribution des valeurs qui établissent les plans.

Gaston Célarié n'avait pas encore vu Rome, la ville chère au cœur des artistes. C'est en 1887 qu'il effectuera ce voyage. Dans la capitale italienne, il visite les musées en technicien soucieux de perfectionner son métier, en demandant une nouvelle leçon aux maîtres. Pour lui, la leçon est vite comprise et retenue. A Rome, il ne travaille guère dans les musées; il dessine surtout d'après nature. Dorénavant, son dessin aura plus de liberté et de souplesse.

Au cours de ses études à Paris, Célarié s'était peu mêlé aux discussions artistiques des milieux bruyants et passionnés de cette époque, mais suffisamment pour comprendre que de sérieuses désillusions sont réservées aux natures fières et indépendantes qui ne savent pas s'incliner devant les puissants du jour. Sa nature ardente et droite, sa franchise exempte de basse complaisance, lui dictent alors un conseil de sagesse qu'il n'a pas de peine à suivre, guidé surtout par sa bonté naturelle qui le fait se rapprocher de sa famille. Celle-ci, d'ailleurs, peut avoir besoin de lui. Il quitte sans trop de regrets la capitale et se fixe à Montauban. Il ouvre un atelier, avenue de Bordeaux, en bordure de cette belle promenade du cours Foucault, où, désormais, s'écoulera sa vie d'artiste et de professeur. Les premiers élèves furent des camarades ou des amis venus pour lui demander des conseils. De tout jeunes débutants vinrent ensuite nombreux. Célarié, qui était le désintéressement même, ne craignait pas de prolonger l'heure de la leçon quand il se trouvait en

présence d'un sujet d'élite. Sa réputation de professeur s'était vite établie. Elle était largement justifiée.

Gaston Célarié s'était dévoué à renseignement avec la foi d'un véritable apôtre. Sa doctrine était celle des maîtres, mais il n'était pas exclusif. Il travaillait au milieu de ses élèves, dessinant ou peignant le même modèle. La correction d'un mouvement, l'application d'une règle de perspective, le rapport des valeurs étaient autant de remarques fournies avec justesse et précision. Toutes les explications étaient données avec une logique et une clarté qui ne manquaient pas de frapper l'attention de l'élève. Si celui-ci paraissait hésitant, il justifiait l'énoncé d'un principe au tableau noir, ou sur la feuille même de l'élève, au besoin même par la comparaison des études mieux comprises par d'autres assistants. Il parlait sans pédantisme, en camarade à ses tout jeunes élèves, et sa parole s'accompagnait toujours d'un exemple. Son langage pédagogique était plus persuasif qu'autoritaire. L'heure de la leçon ne prenait jamais fin avec lui. Il aurait volontiers poursuivi plus avant le travail si ces élèves n'avaient eu d'autres obligations à remplir.

J'ai assisté assez souvent aux leçons données par Célarié. J'ai gardé toujours la conviction, ayant pu faire des comparaisons, qu'il fut un remarquable professeur. Son enseignement du dessin n'avait rien de secret. Il comptait surtout par la valeur personnelle et la foi de celui qui savait la prodiguer. Il était basé sur la loi des dimensions et de l'harmonie de formes permettant au futur artiste de trouver le coloris qui devait convenir au caractère de son dessin.

Dans son enseignement, Gaston Celarié suivait d'ailleurs les conseils donné par Ingres à ses élèves lorsqu'il les autorisait à travailler d'après l'antique ou le modèle vivant :

« D'abord, leur disait-il, dessinez l'ensemble, tracez une ligne verticale au centre de votre feuille aussi légère que possible, faites bien porter votre figure sur les jambes, si c'est une académie qui vous devez reproduire (tout est manqué sans cette condition) : quand les grandes lignes sont incorrectes, on fait des ressemblances douteuses.

« Ne charbonne pas; le noir ne fait rien à l'affaire; tracez légèrement les places; ne finissez pas une seule partie, mais conduisez le tout en même temps, comme opère la nature elle-même; il ne faut pas faire un dessin au fini perlé dans une simple étude...

« Dessinez longtemps avant de songer à peindre. Quand on construit sur un solide fondement, on dort tranquille. »

Dans un rapport concernant la réorganisation de l'Ecole des Beaux-arts, Ingres disait encore :

«Le dessin est d'une nécessité absolue dans l'éducation des jeunes élèves. Il sera pour eux comme le lait que donne une bonne nourrice à l'enfant nouveau-né. Mal nourri, celui-ci sera victime toute sa vie de cette alimentation première : les mauvaises écoles ont les mêmes résultats, elles produisent d'aussi mauvais fruits. »

Tels étaient aussi les grands principes de l'enseignement de Gaston

Célarié qui, après des études sérieuses et prolongées, ayant retenu l'essentiel des leçons reçues était devenu à son tour un maître consciencieux et désintéressé.

Il eut de nombreux élèves. Plusieurs ont fait des envois remarquables au Salon des Artistes Français ou dans des expositions régionales, notamment Louis Popineau, Elie Clavel, Pierre de France, Bessey de Boissy, Renaud de Vezins et Edmond Bernard; d'autres, comme Melle Ferrié, Crinquet et Besse sont aujourd'hui des professeurs très appréciés. Gaston Célarié, en outre des élèves particuliers qui travaillaient dans son atelier, eut encore de nombreux élèves comme professeurs de dessin au Collège Saint-Théodard.

Il collabora régulièrement, avec d'autres artistes, à la revue *Le Quercy illustré*, fondée et dirigée par un lettré et érudit Montalbanais, le regretté Edouard Forestié. Les dessins lithographiques qu'il donna pendant plusieurs années forment un ensemble précieux.

Gaston Célarié avait aussi son violon d'Ingres. Il jouait de plusieurs instruments, et particulièrement de la guitare, du violon et de l'harmonium. Comme le maître du *Vœu de Louis XIII* et du *Portrait de Bertin*, Célarié, aussi passionné de musique que lui, pouvait répondre : « Je n'ai ni l'habileté ni la dextérité des vrais artistes, mais j'appuie sur la bonne note. »

Célarié avait de réelles qualités de musicien. Sur la guitare, notamment, il exécutait des improvisations surprenantes dont le souvenir n'est pas encore effacé de la mémoire de ceux qui les ont entendues. Il publia, chez Forestié, un recueil de morceaux choisis, sous couverture illustrée par lui et portant le titre de : *Cadillac's guitar*. Il a également composé quelques mélodies et des morceaux pour orchestre d'instruments à corde, qu'il se proposait de faire éditer. Il créa, en 1887, la première *Estudiantina Montalbanaise*, dont le compositeur Armand Saintis était le président d'honneur et qu'il dirigea pendant de longues années. Sur l'insistance de nombreux Montalbanais, il enseigna la musique. Il apporta dans cet art les mêmes qualités et la même conscience du professeur de dessin.

« La musique est faite, disait Ingres, pour adoucir les instincts violents des hommes, pour exciter leurs instincts généreux, pour nous rendre plus heureux et meilleurs. »

Je ne rappelle cette noble et généreuse pensée du génial Montalbanais que pour apporter à la mémoire d'un de ses disciples l'hommage du souvenir et des fidèles sentiments de reconnaissance des hommes qui furent ses élèves.

Gaston Célarié s'éteignit à Montauban le 24 septembre 1931, âgé de soixante-dix-sept ans, après avoir vécu entouré des soins les plus affectueux de sa dévouée compagne, qui sut, en toutes circonstances, adoucir les heures d'épreuves ou de découragement de l'artiste par la douce et clairvoyante énergie de son cœur.

En écrivant cette page, ce n'est pas sans émotion que j'ai rassemblé mes souvenirs. Gaston Célarié fut une vive et claire conscience d'artiste, avec



des dons innés de peintre. Le trait dominant de son œuvre est une grande sûreté technique. Son habileté le rendait parfaitement maître de ses moyens d'expression. Cependant, il n'en usa qu'exceptionnellement et parvint souvent à les faire oublier pour n'exprimer que la vérité morale de ses modèles.

Comme certains peintres, il n'a pas franchi, en les supprimant, les dures étapes de sa carrière artistique. Si la route qu'il a suivie n'a pas été jalonnée de tous les succès qui lui étaient dus, il sut garder toujours intacte la flamme de sa jeunesse studieuse et son œuvre mérite le respect de tous ceux qui pensent encore que la peinture n'est pas seulement un art, mais un apostolat et un difficile métier. Jean-Louis Gilet